

## *Les Larmes de Marie*

Léon Bloy (*Le Symbolisme de l'Apparition* III, Librairie Lemerrier, Paris, 1925, réédité par Mercure de France, 1970).

Les Larmes de la Mère des Douleurs remplissent l'Écriture et débordent sur tous les siècles. Toutes les mères, toutes les veuves, toutes les vierges qui pleurent n'ajoutent rien à cette effusion surabondante qui suffirait pour laver les cœurs de dix mille mondes désespérés. Tous les blessés, tous les dénués et tous les opprimés, toute cette procession douloureuse qui encombre les atroces chemins de la vie, tiennent à l'aise dans les plis traînants du manteau d'azur de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Toutes les fois que quelqu'un éclate de pleurs, dans le milieu de la foule ou dans la solitude, c'est elle-même qui pleure, parce que toutes les larmes lui appartiennent en sa qualité d'Impératrice de la Béatitude et de l'Amour. Les Larmes de Marie sont le Sang même de Jésus-Christ, répandu d'une autre manière, comme sa Compassion fut une sorte de crucifiement intérieur pour l'Humanité sainte de Son Fils. Les Larmes de Marie et le Sang de Jésus sont la double effusion d'un même cœur et l'on peut dire que la Compassion de la Sainte-Vierge était la Passion sous sa forme la plus terrible. C'est ce qu'expriment ces paroles adressées à Sainte Brigitte : « *L'affliction du Christ était mon affliction parce que son cœur était mon cœur ; car comme Adam et Eve ont vendu le monde pour une seule pomme, mon Fils et moi, nous avons racheté ce monde avec un seul Cœur.*<sup>1</sup> »

Les larmes sont un legs de la Mère des Douleurs, legs tellement redoutable qu'on ne peut le dissiper dans les vaines affections du monde sans se rendre coupable d'une sorte de sacrilège. Sainte Rose de Lima disait que nos larmes sont à Dieu et que quiconque les verse sans songer à Lui, les lui vole. Elles sont à Dieu et à Celle qui a donné à Dieu la chair et le sang de son Humanité. Si Saint Ambroise, se souvenant de Monique, appelle Augustin, le Fils de si grandes larmes; *filius tantarum lacrymarum*, à quelle profondeur ne faut-il pas entendre que nous sommes fils des Larmes de la Créature d'exception qui a reçu l'incomparable privilège, en tant que Mère de Dieu, d'offrir au Père Éternel une réparation suffisante pour le crime sans nom ni mesure qui servit à Jésus à accomplir la rédemption du Monde<sup>2</sup>? Quand Sainte Monique pleurait sur les égarements du futur docteur de la grâce, ses larmes étaient comme un fleuve de gloire qui portait son fils incrédule dans ses bras infatigablement étendus à l'Auteur de la Grâce<sup>3</sup>. Mais, cependant, elle n'avait que ses larmes à offrir et c'était la conversion de ce seul fils qu'elle avait en vue. Quand Marie pleure sur nous, ses Larmes sont un véritable déluge universel du Sang Divin, dont elle est la Dispensatrice souveraine et cette effusion est en même temps la plus parfaite de toutes les oblations. Comme Elle est la seule Mère selon la nature qui ait le droit de pouvoir adorer son Fils, elle est aussi la seule Mère selon la Grâce qui ait le pouvoir de le faire adorer à l'innombrable multitude de ses autres enfants par la seule vertu de ses Larmes.

Les Larmes de la Sainte Vierge ne sont mentionnées dans l'Évangile qu'une seule fois, lorsqu'elle prononce sa quatrième Parole, après avoir retrouvé Son Fils. Et c'est elle-même qui en parle à ce moment-là. Ailleurs, les Évangélistes disent simplement que Jésus pleura et cela doit nous suffire pour deviner ce que faisait sa Mère. Saint Bernardin de Sienne dit que la douleur de la Sainte Vierge a été si grande que si elle était divisée et partagée entre toutes les

---

<sup>1</sup> Ste Brigitte, *révél.* L.I, Chap. xxxv (Note de Léon Bloy)

<sup>2</sup> A ce sujet Léon Bloy cite P. Faber, *Pied de la Croix* (page 176).

<sup>3</sup> *Expandi manus meas tota die ad populum incredulum qui graditur in via non bona post cogitationes suas.* Isai LXV, 2- J'ai étendu mes mains tout le jour vers un peuple incrédule, qui marche dans une voie mauvaise, en suivant ses pensées (Note de Léon Bloy)

créatures capables de souffrir, celles-ci périraient à l'instant. Or, si l'on tient compte de la prodigieuse illumination de cette Âme remplie de l'Esprit Saint pour qui les choses futures avaient sans doute une réalité actuelle et sensible, il faut entendre cette affirmation, non seulement du Vendredi Saint, mais encore de tous les instants de Sa vie, depuis la salutation de l'Archange jusqu'à Sa mort.

Lorsque la Sainte Famille repoussée de toutes les portes de Bethléem s'en allait chercher un refuge dans cette caverne sauvage où devait se lever le Soleil du monde, les Larmes de Marie marquèrent le seuil de ces demeures inhospitalières qui n'avaient pas de place pour accueillir la misère de Dieu. Ces Larmes sorties du même Cœur que le Sang du Verbe incarné furent un signe de colère divine pour les misérables habitants de ce désert de cœurs. Elles durent ronger le granit et le sol à des profondeurs épouvantables, et il ne fallut rien moins que le sang innocent de tous les nouveau-nés pour en apaiser la fureur et pour en effacer la trace. Plus tard, pendant la Fuite en Egypte, quand Jésus enfant prenait possession de l'immense monde obscur de la gentilité représenté par *cette terre d'angoisse*<sup>4</sup>, il était porté dans les bras de sa Mère qui préludait ainsi aux conquêtes de sa domination future. La longue route de ces pauvres pèlerins et les lieux pleins d'idoles où ils s'arrêtèrent furent arrosés de beaucoup de larmes silencieuses qui coulaient le long des joues de la Vierge sans tache et tombaient sur le sol comme une semence, après avoir roulé sur les membres de l'Enfant divin. Deux cents ans après, cette même Egypte devenue patrie des tribulations volontaires, se remplissait de ces sublimes Anachorètes qui furent, après les Martyrs, la plus splendide floraison du catholicisme.

Le Mystère des Trois Jours d'absence étant arrivé, Marie parcourt les rues et les places de Jérusalem à la recherche de Son Enfant perdu. La recherche dure trois jours en compagnie de l'homme extraordinaire que les Saints ont appelé l'ombre du Père éternel. Ils pleurent tous les deux, et cette fois, leurs larmes sont attestées par Elle-même qui parle si rarement. Ils cherchent de tous côtés, ils interrogent les passants riches ou pauvres, vertueux ou criminels, moqueurs ou compatissants. Qu'on se représente cet interrogatoire unique de tous les habitants d'une ville indifférente ou affairée par la Mère des Vivants à la recherche du Verbe de Dieu. Ces Trois Jours d'absence qui furent le troisième glaive de Marie et que quelques écrivains catholiques regardent comme le plus douloureux de tous, méritent qu'on y pense profondément. Il est bon de remarquer que cette Mère Incomparable, dans l'impuissance absolue de découvrir son Fils avant le terme mystérieux et incertain pour Elle des Trois Jours, et connaissant d'ailleurs par la plénitude de son Illumination prophétique les détails les plus affreux de la Passion, dut principalement porter ses recherches sur la future Voie douloureuse où elle savait que Son Amour serait un jour foulé aux pieds de la plus cruelle et de la plus vile populace. C'est là, sans doute, qu'Elle répandit ses Larmes les plus amères, préparant ainsi le sol pour d'autres effusions à venir dans un temps où personne ne chercherait plus le Verbe de Dieu dans Jérusalem. L'éternité seule pourra donner à la conscience humaine la vraie mesure de ce fait d'une telle Mère cherchant un tel Fils dans une ville si étrangement prédestinée. C'est bien autre chose qu'à Bethléem où du moins Marie ne cherchait qu'un abri pour enfanter la Lumière. Ici, elle cherche la Lumière absente avec l'étonnante incertitude d'avoir mérité cet abandon et l'évidence supérieure de l'inutilité parfaite de Ses recherches, si ce soupçon déchirant est réellement fondé. Dans le premier cas, la dureté de cœur des habitants de Bethléem est une espèce de prodige humain qui regarde tous les pécheurs et qui démasque soudainement les abîmes de la nature de l'homme déchu ; dans le second cas, l'apparente cruauté de Jésus pour sa Mère est un mystère divin qui la regarde seule, une sorte de préparation ineffable, par la pratique d'une transcendante humiliation, aux abandons terribles d'un avenir de sang et d'agonie. Dans ces deux circonstances évangéliques, ce qu'il y a

---

<sup>4</sup> *Aegyptus*, id est *angustiae* sive *tribulationes* (Note de Léon Bloy)

d'extérieur et de sensible pour nous, c'est toujours l'effusion d'un même cœur immense et brisé qui ne se contente pas d'avoir donné la Vie au Soleil de justice mais qui voudrait encore lui faire un océan de larmes amoureuses où il pût se coucher avec splendeur.

Et maintenant, voici venir les Larmes de la Passion. Larmes célèbres et bénies entre toutes les larmes. Daniel, *l'homme de désir*, pleura, nous dit l'Écriture, pendant trois semaines; Esdras pleura «*un grand nombre de jours*»; Jérémie pleura toute sa vie; Ezéchias, condamné, pleure de si grandes larmes, que Dieu révoque à l'instant sa sentence de mort; Judith, Esther, Ruth, Tobie et le Saint Roi David, tout le monde pleure, et l'Esprit Saint raconte toutes ces larmes dans le même langage que le Déluge ou la création de la Lumière, comme si c'étaient les événements les plus prodigieux. Ce sont en effet, des événements d'une portée infinie puisque Dieu lui-même s'est chargé d'en éterniser le souvenir et qu'ils sont une préfiguration des Larmes de Jésus-Christ et de Sa Mère. Mais après tout, ces magnifiques larmes de la loi d'attente n'ont en propre ni l'infinité de la durée ni l'universalité de la vertu réparatrice et c'est la double raison d'exister des Larmes de la Sainte-Vierge qui coulent parallèlement au Sang de Son Fils, et qui participent aux mêmes privilèges comme deux grands fleuves qui fertiliseraient le même continent. Jésus souffrira dans ses membres et Marie pleurera dans ses enfants jusqu'à la dernière minute du dernier siècle ... Les Larmes de cette Mère de Dieu et des hommes, pendant la Passion, sont si belles et si saintes en vérité, qu'il n'est presque pas possible d'en parler sans s'exposer au blasphème, ou du moins, à quelque étrange et involontaire profanation.

Lorsque - Dieu fait dire par ses prophètes à Josias et à Ezéchias: «*Je vous fait grâce parce que vous avez pleuré devant moi et que j'ai vu vos larmes*<sup>5</sup>»; lorsque ses entrailles de Dieu et de Père s'émeuvent de toute larme d'amour ou de repentir du moindre de ses enfants, quels doivent être les tressaillements gigantesques du Cœur de ce même Dieu incarné, dépouillé, crucifié, abandonné et mourant, quand c'est Sa Mère qui pleure devant lui dans la Station sublime, et qu'Il voit Ses Larmes? Ces Larmes, consanguines de son Humanité Sainte et armées contre lui de la toute puissance d'impétration pour un univers frappé de folie, s'élèvent comme une multitude de vagues autour de la croix solitaire. Il y a là une émulation de douleurs et de supplices que les anges même ne sont peut-être pas assez purs pour contempler. Avant que tout soit consommé, quand les prophéties anciennes ont achevé d'engendrer leurs effroyables accomplissements; lorsqu'après cinq mille ans d'humiliations, la Femme est enfin debout, devant l'arbre de vie, les pieds sur la tête du serpent et le front dans les douze étoiles, toute la descendance de l'infortuné premier homme, magnifiée en Elle, transparait au travers de son cœur percé dans la surnaturelle splendeur de Ses Larmes. Le calice s'amertume infinie que Jésus priait Son Père d'écarter de Lui et qui épouvantait son âme sainte jusqu'à la sueur de sang et jusqu'à l'agonie: il faut maintenant qu'il le boive de la main de Celle qu'Il a choisie dès le commencement, pour être le ministre innocent de la plus cruelle partie de son supplice. Puisqu'il a dit qu'il avait soif il faudra qu'il le vide jusqu'à la dernière goutte et il ne lui sera permis d'expirer que lorsque toutes les larmes de toutes les générations seront sorties de ce véritable calice de Sa Passion qui s'appelle le cœur de Marie. L'ange qui l'assistait la veille, est remonté vers le Ciel, son Père vient de l'abandonner; la rigoureuse parole qui crie «*Malheur à Celui qui est Seul!*» est accomplie en lui d'une manière infinie et sans exemple.

---

<sup>5</sup> IV Reg. XXII, 19; II Par. XXXIV, 27; IV Reg. XX, 5; Isai XXXVIII, 5 (note de Léon Bloy)

Sa Mère, même, lui est devenue comme une étrangère depuis qu'il s'en est dépouillé pour nous avant de demander à boire. Il est maintenant seul à seule et face à face avec Judith, cloué et sans défense. Le soleil matériel s'obscurcit déjà pour échapper à l'ineffable horreur de ce tête à tête silencieux, et les morts commencent à se démener dans leurs sépultures.

*- Buvez, mon Fils, dit-elle, ces larmes de tristesse et buvez ces larmes de colère. Le fiel n'avait pas assez d'amertume et le vinaigre n'avait pas assez d'acidité pour apaiser une soif pareille à la vôtre. Buvez ces Larmes d'orphelins, de veuves et d'exilés; buvez ces larmes d'adultères, de parricides et de désespérés; buvez encore ceci qui est l'océan des larmes de l'avarice, de la concupiscence et de l'orgueil; buvez enfin ces larmes d'argent. Tout cela, c'est ce que mon peuple a gardé pour le rafraîchissement de votre suprême agonie et c'est par moi qu'il vous l'offre, parce que c'est moi que vous avez chargée de vous en abreuver avant votre dernier soupir. Vous avez dit que ceux qui pleurent sont bienheureux et c'est parce que je pleure les larmes de toutes les générations que toutes les générations m'appelleront bienheureuse... Mais je les aurai pleurées vainement si elles n'éteignent pas votre dernière soif et si vous n'en faites pas votre dernière ivresse...*

C'est la septième Parole de Marie, parole silencieuse comme le battement de deux Cœurs et murmurée comme un cantique de divine torture à l'oreille de l'Hostie sanglante. C'est à cette parole que répond l'effrayante clameur du **consummatum est** qui éteint le soleil et trouble les constellations. Jésus a baissé la tête pour que la mort pût s'approcher. Maintenant le voile du temple peut se déchirer, les morts peuvent sortir de leurs tombeaux, le bienheureux voleur que le seul spectacle des Larmes de Marie a rendu digne d'être fait le second légataire du Fils de Dieu, peut crispier ses membres d'agonisant dans le ciel ténébreux, le monde est bien sauvé, puisque Jésus a vu les Larmes de notre Mère et qu'il en emporte la divine ébriété dans les Cieux.

Que dire encore des Larmes de Marie? Tout ce que je voudrais ajouter à ces considérations aurait l'air d'une indignité. La Mère de Dieu a pleuré et Elle est notre Souveraine et notre Génératrice dans l'ordre de la grâce. Cela suffit pour nous faire comprendre ce que peuvent être ces imperceptibles ruissellements de nos lâches cœurs qui s'appellent les larmes de notre misère. Si Marie n'avait pas pleuré, l'âme humaine se serait tellement desséchée que tous les hommes ensemble n'auraient pas une seule larme à offrir aux souffrances de Jésus-Christ. Nous ne pourrions même pas pleurer contre Dieu. Quand Notre-Dame s'est fait voir en pleurs à la Salette, ses Larmes sont remontées vers le Ciel; sans tomber sur le sol, parce que c'étaient les larmes d'un cœur glorifié, et si, par miracle, une seule avait pu toucher la terre, le monde aurait été consumé parce qu'il n'y a que le Cœur de Dieu qui soit capable de supporter d'aussi dévorantes effusions.

Les évangélistes, je l'ai déjà dit, ne montrent pas les larmes de la Sainte- Vierge. Les prophéties étaient à cet égard suffisamment explicites. Mais il lui a plu d'apparaître sur la montagne dans cette royale parure de ses œcuméniques douleurs, nous ramenant ainsi à travers l'Évangile jusqu'aux magnifiques lamentations des Temps figuratifs, dont Elle emprunte le langage. C'est cette dernière chose que je me suis efforcé de montrer dans un essai de paraphrase de Son Discours. J'ai pensé qu'il pouvait être utile, aux approches évidentes des derniers temps du monde et sous la menace des exterminations universelles, de

tenter un effort nouveau pour attirer à la lumineuse méditation des Textes Sacrés les âmes égarées dans le labyrinthe pestilentiel des littératures simplement humaines, ou les intelligences enfermées dans la spéculation stérile d'un christianisme *exclusivement* évangélique. Le Nouveau Testament a des racines qui vont jusqu'à l'axe de la terre, et c'est par ces racines que la foi des apôtres et des martyrs doit être représentée dans nos cœurs. C'est ainsi que l'entendaient les chrétiens des âges de foi et c'est ainsi que l'entend l'Eglise. Si les misérables révoltés du seizième siècle ont tenté d'empoisonner ces sources de vie, l'Eglise les a depuis longtemps restituées à l'éclatante pureté de leur origine et le Concile de Trente n'a pas laissé sur ce point l'ombre d'une incertitude à glaner aux disputateurs.

Le Fait de la Salette est d'un caractère étrangement et splendidement biblique. Le symbolisme que je ne pouvais qu'effleurer, en est profond et grandiose comme celui du Pentateuque. Le Discours a la majesté formidable des promulgations de l'Exode ou du Lévitique, et en même temps la tendresse infinie des admonitions maternelles du Livre de la Sagesse. Quant aux Larmes, elles sont belles à décourager la poésie et à faire mourir l'imagination de l'homme. Les sublimes Larmes de l'Ecriture en donnent plus l'idée que l'image et pourtant c'est encore là qu'on les voit le mieux. C'est là qu'il faut absolument les aller chercher. Elles ressemblent à ces douze perles de l'Apocalypse qui forment les douze portes de la Jérusalem céleste<sup>6</sup>, et par lesquelles il faut passer pour arriver au séjour des béatitudes éternelles, et c'est peut-être les Larmes de sa Mère que Notre-Seigneur a par avance, devant les yeux, quand il parle dans son Evangile, de ces perles précieuses que l'homme de négoce achète au prix de tout ce qu'il possède et que le Divin Maître assimile au royaume des Cieux<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> Apoc. XXI, 21.

<sup>7</sup> Matt. XIII, 46.